

# LYON ARTISTIQUE

## THÉATRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

St<sup>s</sup> de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois . . . . .	4 fr.	Six Mois . . . . .	5 fr.
Un An . . . . .	8 fr.	Un An . . . . .	10 fr.

**AVIS IMPORTANT.** — Pendant la fermeture des Théâtres municipaux, LYON ARTISTIQUE paraîtra seulement deux fois par mois.

Nos Abonnés recevront directement une lettre les informant des conditions nouvelles qui leur seront faites.

### SOMMAIRE

TEXTE — « Une visite à Beethoven » (suite), Richard Wagner. — Les Excursions du Dimanche (suite). — Lettre Parisienne, Charles Dulot — Concerts et Spectacles. — Théâtre des Célestins. — Les Régates de Fontaines — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — Jean-Baptiste Faure. — Vues des environs de Lyon.



## Une Visite à Beethoven

Épisode de la Vie d'un Musicien allemand.

— Suite —

Ce fut définitivement la dernière fois que je revis ce singulier voyageur avant d'arriver à Vienne. Enfin j'atteignis la barrière de cette capitale ; j'étais au terme de mon pèlerinage. Je vous laisse à juger quelles furent mes émotions en pénétrant dans la Mecque de mes désirs. J'oubliai soudain tous les soucis, toutes les fatigues de la route ; je foulais le même sol où reposait la demeure de Beethoven!... J'étais trop agité pour songer à la réalisation immédiate de mes vœux les plus chers ; je m'informai seulement du quartier qu'habitait le grand compositeur, afin de me loger autant que possible dans son voisinage. Presqu'en face de sa demeure, je trouvai un hôtel de modeste apparence, où je louai une petite chambre au cinquième étage, et là je me préparai à l'événement le plus solennel de ma vie. Je consacrai deux jours au repos, et après avoir jeûné et prié, indifférent à tout le



Jean-Baptiste FAURE

(Phot. VICTOIRE.)

reste, je m'encourageai de mon mieux, et je me dirigeai tout droit vers la maison consacrée par le génie. Mais on me dit que M. Beethoven n'était pas chez lui. Je ne sais pourquoi j'en fus bien aise, je me retirai, et me livrai à un nouveau recuillement. Le lendemain, après avoir essuyé quatre fois la même réponse, toujours plus rudement accentuée, je me persuadai que j'avais choisi un jour malencontreux, et je n'insistai pas davantage.

Comme je rentrais à mon hôtel, quelqu'un qui se trouvait à la croisée du premier étage m'adressa un salut amical : c'était mon voyageur anglais. — Avez-vous vu Beethoven? me dit-il. — Pas encore, il n'y était pas, lui répondis-je, fort surpris de cette rencontre inattendue. Alors il vint au-devant de moi sur l'escalier, et m'obligea avec une extrême affabilité à entrer chez lui. — Monsieur, me dit-il, je vous ai vu vous présenter cinq fois au logis de Beethoven. Il y a déjà plusieurs jours que je suis ici, et c'est pour être voisin de sa demeure que je me suis logé dans ce vilain hôtel. Je vous assure qu'il est très difficile de l'aborder. Ce

gentleman est très lunatique. En arrivant, je me suis présenté chez lui jusqu'à six fois par jour, et j'ai été constamment éconduit. A présent, j'ai pris le parti de me lever de très bonne heure et de me poster à cette fenêtre, où je reste jusqu'au soir pour épier la sortie du maestro. Mais je commence à croire qu'il ne sort jamais de chez lui. — Ainsi, m'écriai-je, vous croyez donc

que Beethoven était aujourd'hui chez lui, et qu'il m'a refusé sa porte? — Positivement! répliqua-t-il; nous sommes consignés l'un et l'autre, et cela est fort désagréable pour moi, qui n'ai fait le voyage que pour le voir, et nullement pour la cité de Vienne. Cette confidence m'affligea. Je fis pourtant le lendemain une nouvelle tentative; mais elle fut aussi vaine que les autres; l'entrée du paradis m'était décidément interdite. Mon Anglais qui, de son balcon, suivait de l'œil mes allées et venues avec une attention scrupuleuse, avait acquis la certitude, par des informations précises, que Beethoven habitait le corps de logis postérieur de la maison, ce qui le désolait fort, mais il n'en persévérerait pas moins opiniâtrement dans son système d'observation. Ma patience, au contraire, fut bientôt à bout, et j'avais pour cela des raisons majeures. Une semaine s'était écoulée déjà en démarches infructueuses, et le produit limité de mes galops ne me permettait pas de prolonger beaucoup mon séjour à Vienne.

Le désespoir commençait à me gagner. Enfin, je confiai mon désappointement au maître de l'hôtel, et celui-ci me promit de m'aplanir tous les obstacles, mais à condition de ne rien révéler à l'Anglais. Tout disposé à me méfier de ce malencontreux personnage, je prêtai volontiers le serment qu'on me demandait. — Voyez-vous, me dit l'honnête hôtelier, il vient ici une kyrielle d'Anglais pour voir M. Beethoven et lier connaissance avec lui, ce qui le contrarie à l'excès, et leur indiscrete curiosité le met tellement hors de lui-même qu'il s'est déterminé à fermer sa porte à tous les étrangers sans exception. C'est un homme un peu original, et il faut l'excuser. Cela fait, du reste, fort bien les affaires de mon hôtel, car j'ai toujours ici bon nombre d'Anglais dans l'expectative qui, grâce à la difficulté d'aborder M. Beethoven, sont obligés de séjourner ici plus longtemps. Mais puisque vous me promettez de ne donner l'alarme à personne, j'espère vous procurer incessamment la faveur d'être introduit auprès de M. Beethoven.

Ainsi chose plaisante! c'était parce qu'on me confondait, moi, pauvre diable, avec MM. les touristes anglais que je n'avais pu réussir dans mon pieux dessein. Oh! mes pressentiments n'étaient que trop vérifiés. Je devais à l'Anglais maudite la plus amère des déceptions. Je me déterminai aussitôt à déménager, car il était clair que tous les hôtes de cette auberge passaient chez Beethoven pour autant d'Anglais, et c'était là le motif de ma cruelle exclusion. Cependant la promesse de l'hôte de me faire obtenir une entrevue de Beethoven m'empêcha de partir. L'Anglais, de son côté, lui que je détestais à présent de toute mon âme, n'avait épargné aucune intrigue, aucun embauchement pour arriver à son but, mais il avait échoué néanmoins contre la rigoureuse consigne. Plusieurs jours se passèrent pourtant encore sans aucun résultat et les revenus de mes galops baissaient sensiblement, quand enfin mon hôte me confia que je ne pouvais manquer de voir de près Beethoven, en me rendant le soir dans une certaine brasserie où il avait l'habitude d'aller, et il me donna en même temps des renseignements détaillés qui devaient m'aider à reconnaître le grand artiste. Je me sentis revivre, et je résolus de ne pas remettre mon bonheur au lendemain. Il était impossible de saisir Beethoven à son passage dans la rue, car il sortait toujours de chez lui par une porte de derrière. Il ne me restait donc que la brasserie; mais je l'y cherchai ce jour-là inutilement, et il en fut de même durant trois soirées consécutives. Enfin, le quatrième jour, comme je me dirigeais de nouveau vers la brasserie, je remarquai avec désespoir que l'Anglais me suivait de loin avec circonspection. Le malheureux, toujours posté à sa croisée, avait remarqué ma sortie à heure fixe, cela l'avait frappé, et, persuadé que je devais, pour en agir ainsi, avoir découvert le secret qui donnait accès près de Beethoven, il s'était décidé à me suivre, pour profiter de ma découverte. Il me raconta tout avec une naïve franchise, et finit par me déclarer qu'il me suivrait partout. J'eus beau protester que le but de ma promenade

était tout simplement une modeste brasserie, beaucoup trop modeste pour mériter la visite d'un gentleman aussi distingué, il fut inébranlable dans sa résolution, et je maudissais ma triste destinée. Je cherchai à la fin à me défaire de lui par l'incivilité de mes procédés, mais il parut n'y attacher aucune importance, et se contentait de sourire doucement. Son idée fixe était de voir Beethoven, et il se souciait peu du reste.

Effectivement, je devais ce jour-là même jouir enfin pour la première fois de la vue de l'illustre compositeur. Rien ne saurait peindre mon ravissement et ma secrète rage tout à la fois, quand, assis côte à côte avec mon gentleman, je vis s'avancer le musicien allemand dont la tournure et les manières répondaient de tout point au signalement que m'avait fourni l'aubergiste. Une taille élevée, que dessinait une longue redingote bleue, des cheveux gris ébouriffés, et les mêmes traits, la même expression de visage que depuis si longtemps évoquait mon imagination. Il était impossible de s'y tromper, et je l'avais reconnu au premier coup d'œil. Il s'avança vivement, quoiqu'à petits pas, de notre côté. Le respect et la surprise enchaînaient tous mes sens. L'Anglais ne perdit pas un seul de mes mouvements, et examinait d'un œil curieux le nouveau venu, qui, après s'être retiré dans l'endroit le plus écarté du jardin, peu fréquenté, du reste, à cette heure, se fit apporter par le garçon une bouteille de vin, et puis demeura quelque temps dans une attitude pensive, les mains appuyées sur le pommeau de sa canne. Mon cœur palpitant me disait: c'est lui! Pendant quelques minutes, j'oubliai mon voisin, et je contemplai d'un regard avide, avec une émotion indéfinissable, cet homme de génie qui seul maîtrisait tous mes sentiments et toutes mes idées, depuis que j'avais appris à penser et à sentir. Involontairement je me mis à parler tout bas, et j'entamai une sorte de soliloque qui se termina par ces mots trop significatifs: « Beethoven! c'est donc toi que je vois! ». Mais rien n'échappa à mon inquisiteur, et je fus subitement réveillé de ma profonde extase par ces paroles confirmatives: — Yes! ce gentleman est Beethoven lui-même! venez avec moi et abordons-le tous deux.

Plein d'anxiété et de dépit, je saisis par le bras le maudit Anglais pour le retenir à sa place: « Qu'allez-vous faire! lui dis-je; voulez-vous donc nous compromettre, ici, sans plus de cérémonie?... »

— Mais, répliqua-t-il, c'est une excellente occasion, qui ne se retrouvera peut-être jamais. En même temps, il tira de sa poche une espèce d'album, et se dirigea tout droit vers l'homme à la redingote bleue. Exaspéré au dernier point, je saisis de nouveau cet insensé par les basques de son habit, en lui criant avec force: — Avez-vous donc le diable au corps!

Cette altercation éveilla l'attention de l'étranger. Il paraissait deviner avec un sentiment pénible qu'il était l'objet de ce conflit, et s'étant empressé de vider son verre, il se leva pour s'en aller. Mais l'Anglais s'en fut à peine aperçu qu'il fit un violent effort pour s'arracher à ma contrainte, et me laissant un pan de son frac entre les mains, il se précipita sur le passage de Beethoven. Celui-ci chercha à l'éviter, mais le traître ne lui en laissa pas la faculté, il lui adressa un élégant salut selon toutes les règles de la fashion britannique, et l'apostropha en ces termes: — J'ai l'honneur de me présenter au très illustre compositeur et très honorable monsieur Beethoven. — Il fut dispensé d'en dire davantage, car à la première syllabe Beethoven avait fait un écart rapide, et en jetant un regard furtif de mon côté, avait franchi le seuil du jardin avec la rapidité de l'éclair. Cependant l'imperturbable Anglais se disposait à courir après lui; mais je l'arrêtai d'un mouvement furieux en m'accrochant à sa dernière basque, et lui, se retournant d'un air surpris, dit avec un ton singulier: — *Goddam!* ce gentleman est digne d'être Anglais. C'est un bien grand homme, et je ne tarderai pas à faire sa connaissance.

Je demeurai pétrifié; cette affreuse aventure m'ôtait désormais tout espoir de voir s'accomplir le plus ardent de mes vœux.

Je restai convaincu dès lors que toutes mes démarches pour avoir accès auprès de Beethoven seraient désormais infructueuses; et, d'après la position de mes finances, je n'avais plus d'autre parti à prendre que de retourner sur mes pas, ou bien de risquer encore, pour parvenir à mon but, quelque tentative désespérée. La première alternative me faisait frissonner; et qui ne se serait pas révolté à l'idée de se voir à jamais exclu du port après en avoir déjà franchi le seuil? Avant de subir une aussi cruelle déception, je résolus donc de tenter un suprême effort. Mais à quel procédé avoir recours? Quel chemin pouvait m'offrir l'issue favorable? Je fus longtemps sans rien imaginer d'ingénieux. Toutes mes facultés, hélas! étaient frappées d'atonie, et mon esprit était uniquement préoccupé de ce que j'avais vu tandis que j'étais accroché aux basques du maudit Anglais. Le regard furtif que m'avait lancé Beethoven dans cette affreuse conjoncture n'était que trop significatif: il m'avait assimilé à un Anglais! Comment détruire cette funeste prévention dans l'esprit du grand compositeur? Comment lui faire savoir que j'étais un franc et naïf Allemand, aussi pauvre d'argent que riche d'enthousiasme? — Enfin, je me décidai à soulager mon cœur oppressé en lui écrivant. Je traçai donc sur le papier une brève histoire de ma vie; je lui racontais de quelle manière j'étais devenu musicien, quelle adoration je professais pour son génie et quelle était ma tentation de le connaître et de le voir de près. Je ne lui cachais pas que j'avais sacrifié, pour y parvenir, deux années entières à me créer une réputation dans la facture des galops et des pots-pourris; enfin, je lui décrivais les détails de mon pèlerinage et quelles souffrances m'avaient causées la rencontre et l'obstination de l'horrible touriste anglais.

Tout en rédigeant ce récit de mes infortunes, mon cœur se dilatait, et j'arrivai, en finissant ma lettre, à une sorte d'épanchement confidentiel qui m'inspira même quelques reproches nettement articulés sur sa cruauté à mon égard et l'injustice de ses soupçons. Ma péroraison était pleine de feu, et j'eus pour ainsi dire un éblouissement en relisant l'adresse que je venais d'écrire: A Monsieur Louis de Beethoven. J'adressai au Ciel une muette prière, et j'allai moi-même remettre ma lettre au concierge.

Mais en rentrant à mon hôtel, ivre d'espérance, quel fut mon désappointement en apercevant encore l'Anglais à sa fenêtre! Il m'avait vu sortir de la maison de Beethoven; il avait remarqué l'expression joyeuse et fière de ma physionomie, et il n'en fallait pas davantage pour réveiller les importunités de sa malveillance tyrannique. Il vint à ma rencontre sur l'escalier en me disant: — Eh bien! bon espoir! Quand reverrons-nous Beethoven? — Jamais, jamais! lui dis-je; Beethoven ne sera plus visible pour vous. Laissez-moi, monsieur, il n'y a plus rien de commun entre nous! — Oh! pardonnez-moi, répondit-il; et la basque de mon habit? De quel droit, monsieur, avez-vous agi ainsi avec moi? C'est vous qui êtes cause de la réception que m'a faite M. Beethoven. Il est clair qu'il a dû se formaliser de cette inconvenance.

Outré d'une aussi ridicule prétention, je m'écriai: — Monsieur, je vous rendrai la basque de votre frac. Vous pourrez la conserver comme un souvenir honteux de votre offense envers l'illustre Beethoven, et de vos persécutions inouïes envers un pauvre musicien. Adieu, monsieur, et puissions-nous ne jamais nous revoir! Il chercha à me retenir, en me disant, pour me tranquilliser, qu'il avait encore bon nombre d'habits en parfait état, et me demandant par grâce de lui apprendre quel jour Beethoven consentirait à nous recevoir. Mais je m'élançai avec impétuosité jusqu'à ma mansarde, et je m'y enfermai pour attendre impatiemment la réponse à ma lettre.

(A suivre)

Richard Wagner.

## Les Excursions du Dimanche

— Suite —

### VAUGNERAY - YZERON (1)

Comme pour Ste-Catherine, on se rend à Vaugneray et Yzeron, par le chemin de fer de l'Ouest-Lyonnais. Un service de voitures (départ de Lyon, 25, quai de Bondy) dessert directement Yzeron (2).

Au départ de St-Just, on devra prendre la voiture électrique portant l'indication "Vaugneray" qui évitera le transbordement au Tupinier, point de bifurcation avec le tronçon se dirigeant vers Mornant.

Après avoir quitté le Tupinier, le chemin de fer stoppe à Grézieu, où l'on peut faire des excursions fort agréables à *Saint-Bonnet*, au *col de la Luère*, à *Montalvat*, au *Recret*, etc.

La ligne traverse le chemin de Rive-de-Gier à la Tour de Salvagny, franchit le ruisseau de la Chaudanne sur un viaduc de trois arches, large de 30 mètres et haut de 17 mètres, et par un remblai au niveau des vignes arrive à la gare de **Vaugneray**, 1961 hab., sise au lieu dit la *Maison-Blanche*.

L'altitude est de 366<sup>m</sup>50, exactement 100 mètres au-dessus de Trion; on a parcouru depuis Saint-Just 14 kil. 500.

*Vaugneray*, important chef-lieu de canton est à 1 kilomètre à l'ouest de la gare, bien situé sur la croupe des montagnes du Grand-Saint-Bonnet. Sur la place centrale se croisent les routes départementales de Courzieu et de Lentilly: on y jouit d'un excellent climat. Une fort belle *église* toute neuve, remarquable par ses belles



L'arrivée à Yzeron (Cl. de M. Louis).

proportions et surtout par la pierre grise (granit micassé, classé sous le nom de « Vaugnerite ») qui a servi à l'édifier, remplace l'ancienne chapelle du monastère de Vaugneray, datant du moyen âge, et dont les moines furent les premiers qui défrichèrent le coteau et plantèrent la vigne. Il ne reste plus aucun vestige de ce monastère; par contre, l'ancien *château de Bénévent* subsiste encore en entier à quelque distance du village, mais la forteresse crénelée, entourée de fossés profonds, qu'il était au xvi<sup>e</sup> siècle, s'est convertie en une charmante habitation, admirablement située. François I<sup>er</sup> logea également au château de Bénévent, en 1515; voici, à ce propos, un épisode que rapporte la tradition populaire: Le roi, dans une de ses chasses au milieu des montagnes entre Vaugneray et Yzeron, montagnes alors couvertes de forêts et abondantes en gibier, s'égara dans une gorge sauvage. Harassé de fatigue et affamé, il s'arrêta chez un pauvre bûcheron, nommé Milon, pour se restaurer et passer la nuit. Milon était un braconnier impénitent, sans souci des arrêts qui punissaient de mort le braconnage; mais il était compatissant et s'empressa d'offrir à son hôte inconnu du lard et du pain bis, se gardant bien d'ouvrir sa cachette garnie de gibier. Le roi, dont la faim ne pouvait se contenter d'un pareil menu, supplia Milon de lui procurer quelque chose de plus substantiel, l'assurant, foi de gentil-

(1) Voir le Guide "Le Sud-Est de la France".

(2) Ecrire à M. Cornollier, notre preneur de voitures à Vaugneray.

homme, qu'il n'aurait pas à s'en repentir. Le paysan se décida, un peu tremblant, à exhiber un beau quartier de chevreuil et d'autres



Environs d'Yzeron. — Le saut de la Grotte (Cl. de M. Louis).

produits de sa chasse. Le roi mangea de son plus bel appétit et fit si bon festin qu'il promit à Milon de lui donner sans tarder une preuve de sa reconnaissance. Il avait, dit-il, de bons amis, puissants auprès du roi, et se faisait fort d'obtenir, par leur entremise, tout ce qu'il pourrait désirer. Milon demanda le privilège de pouvoir chasser librement dans le pays; le prince donna l'assurance que cette faveur pourrait lui être accordée, et tous deux s'endormirent satisfaits. Le lendemain, les seigneurs qui s'étaient mis à la recherche du roi arrivèrent chez le bûcheron. Confondu autant qu'ébloui, en apprenant quel était son hôte, Milon crut sa dernière heure venue; mais le bon monarque le rassura et, quelques jours après, il reçut, signée de la main royale, l'autorisation de chasser dans les forêts de la seigneurie sans avoir à craindre les poursuites du juge châtelain, le Chapitre de Saint-Jean. Plus tard, le lieu fut appelé la *Milonnière* — et non *Melonnière* comme le désignent les cartes — on montre aux voyageurs la chambre où a couché François I<sup>er</sup>. Le permis royal fut néanmoins contesté par les chanoines comtes de Lyon; après débat et procès, un arrangement intervint, et Milon conserva son privilège moyennant une redevance annuelle en gibier. Dans les archives du château de Bénévent — dont nous parlions plus haut — on a gardé un parchemin qui fait foi du permis de chasse de Milon.

Vaugneray est un centre de jolies excursions, que l'on peut faire, soit en voiture, soit à pied. En voiture, il y a, en première ligne, le trajet de Vaugneray à Yzeron et retour par Thurins et Messimy: quatre heures de voiture avec halte à Yzeron; on peut également, par la même route, pousser jusqu'à Saint-Martin-en-Haut et Rontalon. Puis, de Vaugneray à Saint-Symphorien-sur-Coise par Duerne et retour par Saint-Martin-en-Haut: trajet de neuf heures. De Vaugneray à Sainte-Foy-l'Argentière par Aveize et retour par Montromant ou Courzieu: trajet de dix heures. De Vaugneray à Courzieu par le col de Malloval et retour par le Giraudon, la Brevenne et le col de la Luère: trajet de six heures. Enfin de Vaugneray à Saint-Pierre-la-Palud par Chevinay avec retour par le col de la Croix-du-Ban et Pollionnay: trajet de cinq heures.

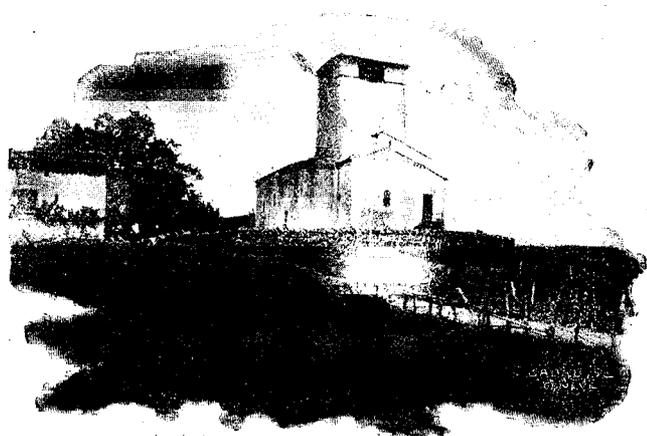
#### De Vaugneray à Yzeron :

Nous descendons de Vaugneray sur la route de Bordeaux, et, une fois au *Logis-Neuf*, laissant voitures et bicyclettes suivre les multiples lacets d'un chemin trop aisé, nous nous engageons dans la *coursière*, l'ancien chemin d'Yzeron, abandonné depuis un siècle et demi et accessible aux seuls piétons. La *coursière* descend d'abord au hameau de *Cumet*, puis à *Planche-Billet* ou *Planche-Péchet*, où

elle rencontre l'Yzeron. Au fond d'un étroit vallon, on aperçoit le village de *Saint-Laurent-de-Vaux*, blotti dans la verdure, délicieux petit tableau pour un peintre. Nous commençons à remonter la rivière; le chemin s'enfonce sous des bosquets d'arbres touffus ou entre des haies épaisses, mais çà et là s'ouvrent des éclaircies qui permettent d'apercevoir des coins de paysages ravissants.

Au bout d'une heure et demie, la montée commence, vraiment ardue; mais pour nous encourager, le clocher et les toits d'Yzeron laissent entrevoir le but désigné à nos efforts, et bientôt nous débouchons au centre du village, près de la grande route. Perché à la crête d'un rocher, au centre des trois plus hautes montagnes de la chaîne, Py-Froid, les Bruyères et les Brosses, *Yzeron* domine magnifiquement cette plaine immense qui s'étend des monts du Lyonnais jusqu'aux Alpes. A ses pieds se creuse la profonde vallée où coule la rivière qui porte son nom et qui prend sa source quelques pas plus haut, à Pré-Planche, sur la lisière du bois, au bas de la montagne des Brosses. L'eau se précipite avec bruit de la *cascade des Tournelles*, ainsi nommée du château dont on voit les ruines sur le rocher qui domine la chute. Ce château que rappellent seuls quelques fragments d'épaisses murailles, pris dans des constructions rurales, avait lui-même remplacé une autre forteresse, celle de l'autéon; toutes deux furent successivement démantelées et rasées; ce nid d'aigle, d'où les comtes de Forez s'élançaient sur les riches plaines inférieures, ayant été jugé trop dangereux par les chanoines de Lyon. La baronnie d'Yzeron, d'origine très ancienne, comprenait tout le territoire, depuis Craponne jusqu'à Duerne, Saint-Genis-l'Argentière et Courzieu. Pendant plusieurs siècles, elle appartenait à la famille de Lavieu; à la fin du siècle dernier, elle avait pour seigneur M. Chapuis de Laval, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel de cavalerie, prévôt général de la maréchaussée, et dont la mort tragique est relatée ainsi par M. le baron de Raverat: A la suite d'une émeute, dite des « Deux sous par aune », qui avait éclaté à Lyon en 1786, au sujet de cette éternelle et brûlante question des salaires, un ouvrier chapelier et un ouvrier en soie furent arrêtés, conduits devant le juge de la prévôté et condamnés à être pendus. Les chanoines du comte de Saint-Jean intervinrent en faveur de ces deux malheureux et demandèrent au roi des lettres de grâce. Ils prièrent, en conséquence, M. le baron d'Yzeron de surseoir à l'exécution jusqu'à la réponse de roi. Ils crurent avoir réussi dans leurs démarches; mais le grand prévôt, voulant intimider les ouvriers et faire un exemple, hâta l'exécution du jugement. Peu d'heures après, arrivèrent les lettres de grâce. Ayant rencontré M. d'Yzeron le lendemain, sur le pont du Change, M. le chanoine comte de Clugny, grand custode de l'Église, lui reprocha très amèrement son manque de parole et sa déloyauté. Le prévôt voulut se justifier, mais le chanoine, transporté d'indignation, refusa de l'entendre et lui donna un soufflet. Un duel suivit immédiatement cette scène; atteint d'un coup d'épée, le prévôt expira sur-le-champ. Il laissa un fils qui mourut, en 1849, chevalier de Saint-Louis et maire de Vaugneray.

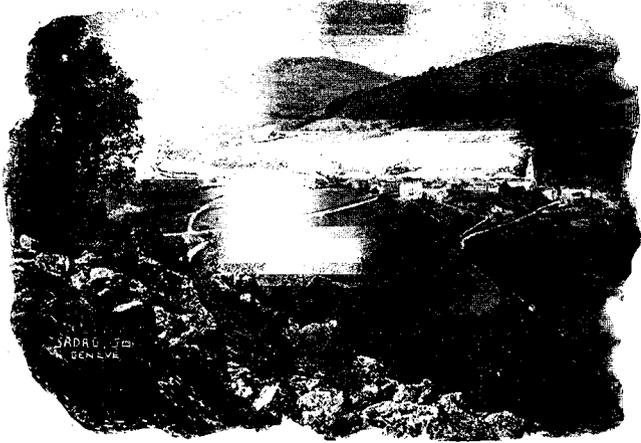
Au XII<sup>e</sup> siècle, Yzeron possédait une église, quoique dépendant



Châteauvieux, près Yzeron (Cl. de M. Louis).

de la paroisse de Châteauvieux; elle a complètement disparu. L'église actuelle, fort simple, contient un bénitier portant la date de

1602. A quelques cents mètres du village se trouve l'ancien château seigneurial, bien déchu aujourd'hui de sa splendeur passée et

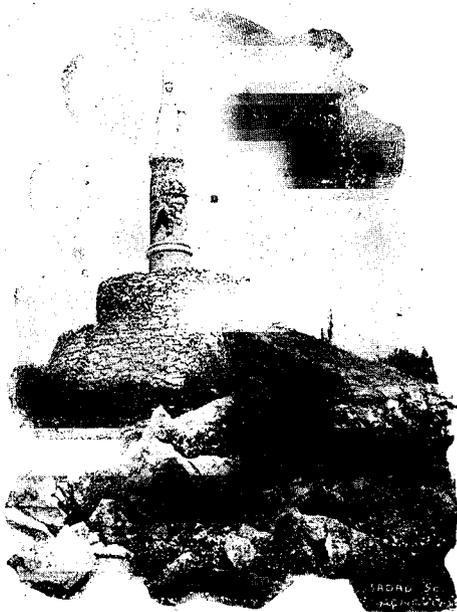


Panorama sur le col d'Yzeron. — Signal de Laverrière (921 m.).  
(Cl. de M. Louis.)

devenu la *ferme de Montouron*. On voit encore aujourd'hui quelques vestiges du château : une façade percée de six fenêtres à croisillons; quelques soubassements de murs soutenant les bâtiments d'exploitation élevés à diverses époques; une niche dans le creux d'un mur, une antique fontaine en pierres rongées. A l'intérieur, un portail gothique d'un beau caractère, — malheureusement empâté comme les fenêtres par un blanchiment à la chaux — donnait probablement accès, par un escalier de trois marches, dans une chapelle. Enfin, deux hautes cheminées dont les sculptures et les écussons armoriés ont été à moitié effacés par l'usure des temps et sous une couche de badigeon toute récente. Une tour, portant la date de 1515, menaçait ruine : elle a dû être démolie, il y a sept ans; mais le corps principal du château était d'une époque plus ancienne.

L'histoire locale d'Yzeron a gardé une marque du passage de François I<sup>er</sup> dans cette contrée; les archives de la commune possèdent un titre, daté de 1530, par lequel le roi institue quatre foires par an « à la demande de son bienamé féal seigneur d'Yzeron ».

A 1 kilomètre du village est *Châteauvieux*. Ancien fief faisant partie de la baronnie d'Yzeron, il devint seigneurie indépendante à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, lors du morcellement de ce territoire. On voit



Notre-Dame d'Yzeron (Cl. de M. Louis).

des fragments de l'ancien *château fort*, une tour et quelques inscriptions, dont l'une, gravée sur marbre, contient ces mots :

*Vanitas vanitatum*; sur l'autre on lit la date de 1589. L'ancienne *église*, de pauvre apparence, est fermée au culte depuis qu'Yzeron fut érigé en paroisse. Elle offre peu de souvenirs intéressants; on remarque seulement un bénitier curieux portant la date de 1569: quelques statuettes, grossièrement sculptées, témoignent d'une haute antiquité. Aux côtés du portail, à l'extérieur, gisent deux pierres tombales dont les inscriptions sont effacées: l'une d'elles montre les initiales D. M., sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord.

Les excursions abondent autour du village d'Yzeron; bien peu de touristes ont négligé de faire l'ascension du sommet de *Py-Froid*, dont la cime est couronnée de pins, pendant que sur les versants ont roulé d'énormes blocs de rochers qui forment un sauvage chaos.

Citons toute une série de promenades charmantes: La montée par *Saint-Laurent-de-Vaux* et *Châteauvieux*, ou bien par les *crêtes de Haute-Bruyère*, du *Châtelet* et de *Fontrobert*: voir en passant, au-dessus de Saint-Laurent-de-Vaux, la *roche aux Fées*, groupe de dolmens au milieu des pins; entre Fontrobert et Py-Froid, un col ravissant d'où la vue plonge dans la profonde vallée de Garoz, au delà, quatre plans étagés de montagnes pittoresques qui ceignent l'horizon d'une ligne accidentée partant du crêt de la Hyène, par la Pouade et Vaudragon, jusqu'au signal de Saint-André. Dans le lointain la chaîne du Pilat; à gauche, les lacets argentés du Rhône à Givors et à Vienne. Le site est admirable. De là, pour aborder à Yzeron, à signaler un sentier charmant au travers des bois, des mousses et des rochers, sur le versant nord de Py-Froid.

Plus haut, le *Pilat* (920 mètres) couronné de vieux pins sombres: à gauche, par le *col de Malval*, les grands bois de *Brosses* et de la *Hyène*, coupés de vallons verdoyants tout à fait alpestres; puis la *Fromenterie* et la splendide route de Duerne, d'où l'œil embrasse un panorama unique; au delà de la Brévenne, les montagnes du Rhône, montant comme des flots pressés jusqu'aux plus hauts sommets du Beaujolais, et, au couchant, les grands monts du Forez et de l'Auvergne. De la Fromenterie, une coursière peu connue et fort jolie descend à travers bois et à pic sur *Montromant*. Au nord de la Fromenterie, le *crêt de Verrières* (930 mètres) domine la vallée de la Brévenne comme un promontoire. A sa base, la *croix de Part*, charmant belvédère, puis le *signal de la Roue* (940 mètres) à cheval sur les deux versants. Au-dessous, le vaste entonnoir au fond duquel est blotti le village de *Courzieu*. Le chemin de la Roue rejoint la croisée de Saint-Clair, d'où l'on se dirige sur *Saint-Bonnet-le-Froid* par une suite de sentiers solitaires sous les crêts de Balmont, du Chevret, du Jumeau et du Grand-Saint-Bonnet par le col de Malval.



## LETTRE PARISIENNE

L'Exposition et les théâtres. — Théâtres exotiques. — *L'Enchantement*, d'Henri Bataille, à l'Odéon. — *Les Fossiles*, de François de Curel, à la Comédie-Française. — Nouvelles salles du Louvre. — La peinture nous submerge.

L'Exposition avait donné de grandes espérances aux directeurs de nos théâtres parisiens, je vous l'ai dit. Depuis deux ans et plus ils supportaient, sans défaillance, tous les échecs, perdaient de l'argent avec suffisamment de résignation, se croyant assurés de faire pendant les six mois d'Exposition une moisson si fructueuse qu'elle les dédommagerait, et au delà, de tous les déboires. Rêves d'or, tout cela, mais rêves et rien de plus... le réveil leur a apporté de bien cruelles désillusions, à ces malheureux directeurs.

Savez-vous que jamais, au grand jamais, nos théâtres n'ont encaissé, au mois de mai, d'aussi piètres recettes? Et tout d'ailleurs semble indiquer maintenant que l'Exposition tant attendue fera réellement plus de tort que de bien aux entreprises théâtrales.

C'est que la situation n'est en rien pareille à celle de 1889. Là dernière exposition ne restait ouverte le soir que trois jours

par semaine et l'on y trouvait seulement un mauvais café-concert et quelque théâtre annamite où l'on restait dix minutes à peine. Cette fois-ci les organisateurs semblent s'être soucieux de retenir le public au détriment de la ville, ils ont eu l'idée de cette rue de Paris où voisinent plus de vingt établissements dont les portes sont ouvertes chaque soir. Ces établissements sont, il est vrai, pour la plupart du genre montmartrois, et ce n'est pas là que nos hôtes s'édifieront sur les progrès de l'art dramatique en France... Mais qu'importe cela. Croyez-vous donc qu'ils sont venus pour autre chose que pour s'amuser et se distraire? Ils n'ont pas attendu l'Exposition pour faire connaissance avec nos grands artistes; Sarah Bernhardt, Coquelin, Réjane, ont été fêtés en tous pays. Et au reste ce n'est pas par trente degrés de chaleur qu'on va s'enfermer dans des salles de spectacle pour y applaudir quand même nos artistes en vogue, dans des pièces déjà vues, quand surtout on a les établissements aérés, presque en plein air de l'Exposition, quand on a les concerts du quai des Nations — ah! ces concerts du bord de l'eau, sont-ils assez délicieux! — quand on a enfin une multitude de théâtres exotiques dont nos curiosités ne peuvent que s'amuser!

Les théâtres exotiques, certes oui, ils sont innombrables! Et ils font fureur: le snobisme s'en étant mêlé. Un Parisien ne vous parle plus que des incidents du théâtre égyptien, des potins de coulisses du théâtre cinghalais, ou de la jeune première du théâtre lapon: Car il y a un théâtre lapon. Vous l'ignoriez? Mais on ne parle plus que de ça? Ce fut une surprise telle d'apprendre que l'on jouait la comédie même dans ces contrées sinistres, ces contrées gelées, où, comme il est dit quelque part dans les rimes populaires, « le ciel est si près du sol que les lavandières, quand elles ont fini, passent leur battoir contre le bord de l'horizon! ». A première vue, les acteurs ne semblent pas devoir être d'une gaieté folle, avec leur teint couleur d'huile de lin, leurs pommettes saillantes, sans roseurs, bridées de petits plis. Eh bien, en dépit des apparences, il n'y a pas de théâtre plus bouffon, plus cocasse et plus désopilant que le théâtre lapon; théâtre qui se compose uniquement de pantomimes et de ballets, comme il sied dans un pays où les mots gèlent dans l'air et où parler équivaut à se dégourdir les jambes; théâtre dans lequel le principal personnage assumant tous les rôles, voire celui du jeune premier à moustaches, est le phoque, le bon vieux phoque aux gros yeux doux, qui a l'air d'un enfant dégingandé, mal à l'aise dans ses culottes toutes neuves.

Comment voulez-vous n'être pas détourné par un tel spectacle — un spectacle vraiment nouveau même pour des Parisiens blasés — des théâtres du boulevard qui reprennent en ce moment tous les antiques succès, toutes les vieilleries fameuses.

Seul l'Odéon, sur le boulevard, a, ces temps-ci, donné une première. Mais ce n'est pas sa faute et bien à son corps défendant. Cette comédie de M. Henri Bataille, *l'Enchantement*, lui a été imposée comme une des charges de l'immeuble du Gymnase. Jouer *l'Enchantement* ou payer des dédits fantastiques, ou ne pas entrer au Gymnase, voilà à quoi en était réduit la direction de l'Odéon. Elle a bien cherché à ruser. Mais ça ne réussissait guère. Alors elle a choisi entre les trois maux celui qui a paru le moindre: elle s'est décidée à jouer *l'Enchantement*.

Vraiment elle n'avait pas besoin de faire tant de manière: la comédie de M. Bataille est un succès, et fera vraisemblablement de l'argent.

*l'Enchantement*, c'est une histoire passionnelle, une aventure amoureuse; l'anecdote de deux sœurs et du mari de l'une d'elles; une comédie intime entre trois cœurs. Sans doute, l'œuvre est déconcertante en plus d'un endroit, mais elle est toujours curieuse, intéressante, originale.

Deux sœurs, Isabelle et Jeannine étant demeurées orphelines de bonne heure, Isabelle, l'aînée, s'est vouée toute à l'éducation de sa sœur, lui donnant l'affection d'une amie et la tendresse d'une mère. Puis Jeannine, devenue une grande petite personne, Isabelle a épousé un de leurs familiers les plus intimes, Georges Dessandes. Le soir même du mariage, brusquement Jeannine tente de s'empoisonner, et une lettre trouvée sur elle apprend qu'elle aimait Georges en secret, et que, ne pouvant lui appartenir, elle avait préféré se donner la mort. Sitôt rassuré sur l'issue de ce suicide sentimental, Georges raisonnablement, conseille à sa femme d'éloigner d'eux la jeune fille. Mais Isabelle est une nature spéciale et très compliquée. Avant tout, elle veut, elle doit vivre pour sa sœur, et dans l'espoir que le temps calmera l'exaltation amoureuse de l'enfant, elle décide de l'emmener avec eux à la campagne.

Naturellement le temps ne calme rien du tout. Des mois passent et Jeannine ne guérit pas. Isabelle apprenant que de menus mensonges se dressent entre elle et les deux êtres qui lui sont chers, que ceux-ci parfois, se promènent ensemble dans le parc, alors que Georges lui affirme avoir été à la ville devient peu à peu jalouse et cela lui révèle qu'elle aime son mari en femme, en amante et non en amie comme elle le croyait.

Georges, toutefois, dans les tête-à-tête avec Jeannine qu'il évite d'ailleurs, continue à traiter sa belle-sœur en enfant gâtée, en petite fille un peu folle et déséquilibrée. Mais un malentendu, une sorte de gêne plane sur l'intimité de ces trois êtres, et une lutte sourde s'engage entre les deux femmes, dont l'hostilité finit par éclater.

Isabelle en arrive à vouloir se suicider. Georges arrive à temps pour lui arracher l'arme des mains. Désespérant alors, Isabelle crie sa jalousie à son mari « tu l'aimes! avoue donc que tu l'aimes! » Mais Dessandes lui répond tristement, avec une logique admirable: « Non, je ne l'aime pas! Et puis qu'en sais-je? Savons-nous où commence, où finit l'amour? Et tout cela, n'est-ce pas ton œuvre? Pourquoi avoir obligé cet être qui m'aimait à vivre avec moi, pourquoi m'avoir contraint à côtoyer sans relâche son désir? »

Cependant la paix revient dans cet intérieur par le mariage de Jeannine avec Pierre Boissieux qui guérira cette petite fille étrange, presque hystérique, avec des mots caressants et compatissants.

Le public, celui qui vient au théâtre pour se délasser, a été un peu interloqué par ces deux caractères de femme trop exceptionnels, la subtilité de cette psychologie, il ne pouvait la pénétrer d'un coup... Mais il a été pris par l'émotion poignante et profonde qui se dégage de plusieurs scènes et a fortement applaudi.

Vous parlerai-je de la reprise de *Cyrano* par Coquelin, de la reprise de *Madame Sans-Gêne* par Réjane, de la reprise du *Nouveau Jeu*... A quoi bon, puisque rien n'a été changé ni dans l'œuvre ni même généralement dans l'interprétation, et que tous vous avez vu ces pièces.

La reprise de *Fossiles* au Théâtre-Français mérite un mot. Il y a déjà huit ans que cette pièce fut jouée pour la première fois au Théâtre-Antoine et le sujet en a pu être oublié.

C'est une étude violente de la noblesse attachée encore à des idées de caste et d'hérédité, incompatibles aujourd'hui avec nos mœurs. Le duc de Chantemelle vit au milieu de ses bois, solitaire et farouche. Il n'a qu'un fils, Robert, et une fille, Claire. Le jeune homme est phthisique, et les médecins n'osent espérer le disputer plus longtemps à la mort. Le jour où il disparaîtrait, la race des Chantemelle serait éteinte.

Cependant, un enfant naturel est né de la demoiselle de compagnie de Claire de Chantemelle, Hélène Vatin, pauvre et jolie. Celle-ci a été la maîtresse de Robert et la maîtresse du vieux

duc. La paternité du rejeton est donc douteuse ; chacun des deux hommes se l'attribue en silence, dans l'ignorance de la vérité.

Lorsque le vieux duc découvre le mystère il s'emporte, mais se calme bientôt, Robert épousera Hélène, reconnaîtra l'enfant, et la race sera sauvée.

Lorsque le mariage consommé, Robert, afin d'assurer l'existence de sa femme et de son fils, veut décider de confier, dans l'avenir, à la mère l'éducation de l'enfant, le duc lui révèle lui-même le passé d'Hélène. L'un des deux doit mourir. Robert se suicide volontairement, en quittant Nice, pour retourner en plein hiver dans les Ardennes. Et devant son lit de mort, Claire lit à ses parents et à Hélène, pacifiés, le testament de son frère, dictant à chacun des siens leur rôle futur vis-à-vis de l'enfant, l'héritier de leur grand nom, auxquels ils ont tout sacrifié.

Cette œuvre est trop hardie, trop violente pour ne pas rencontrer de vives résistances. L'horreur des actes commis effarouche. Pourtant on devrait tenir compte des intentions des personnages : ces intentions sont si désintéressées, eux-mêmes sont si dévoués à leurs idées qu'ils croient être des idées supérieures, qu'une sorte de fatalité a l'air de peser sur eux et les hausse à la dignité des personnages tragiques. L'action est rapidement conduite, tout s'enchaîne admirablement, enfin et surtout il y a des scènes superbes auxquelles le public ne saurait rester insensible.

\*\*\*

Cette fois il faut que j'en fasse mon deuil... Il y a bientôt un mois et demi que j'ai la volonté très arrêtée d'aller jusqu'au Salon pour une visite autre que celle trop superficielle du jour du Vernissage, eh bien, il n'y a pas moyen... mais absolument pas...

Le Louvre vient d'ouvrir encore, en plus, douze salles... La peinture nous submerge en ce moment.

Certes, nulle ville au monde ne pourrait offrir l'ensemble merveilleux et considérable de tableaux différents que nous possédons à cette heure. Nulle part il ne serait possible à aucun étranger, non seulement d'en contempler de plus admirables, mais encore d'en voir davantage. Nous avons cette année un Salon — où l'on ne va guère, il est vrai — nous avons les expositions décennale et centennale à l'Universelle, nous avons le Luxembourg, et voici qu'un Louvre transformé nous est offert !

Que de peinture, que de peinture... « Prenez garde à la peinture », vous qui viendrez à Paris, bientôt.

Charles Dulot.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**  
VALS  
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE

## Concerts et Spectacles

**Ouverture des concerts de l'Horloge.** — Soirée d'ouverture mercredi dernier à l'Horloge. Le sympathique directeur de notre concert d'été nous présentait un programme qui peut satisfaire les plus difficiles. Chanteuses exquis, chanteurs intéressants ou attractions inédites se succèdent nous présentant Marion Dary dont les chansons fantaisistes et la voix agréable ne peuvent manquer de séduire, puis c'est l'excentrique Mimi-Bonjour, Max-Illy dans ses imitations contemporaines, Caujoint comique de goût et les French's, les audacieux cyclistes londonniens.

Une soirée avec ces artistes ne saurait manquer d'être agréable surtout lorsqu'elle est complétée par l'équilibriste Kiner's et sa mignonne partenaire, son genre absolument nouveau, sa force stupéfiante étonnent et empoignent la salle, aussi sans aucun doute pouvons-nous prédire à M. Bonhomme le succès qui ne sera que la juste récompense de ses efforts.

### NOS GRAVURES :

L'illustre chanteur Faure s'est souvent fait entendre au Grand-Théâtre. C'est à ce titre que nous donnons son portrait dans le rôle d'Hamlet, qu'il a créé.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le grand succès de la *Joueuse d'orgue* continue à attirer la foule. La série des représentations données par la tournée Albert Chartier touche à sa fin. Avis donc aux retardataires qui n'ont pas encore été applaudir le drame sensationnel où la petite Gaudy est rappelée jusqu'à cinq fois. Grand succès pour le magnifique tableau de l'incendie et le pittoresque décor de la Grue à vapeur. Aujourd'hui, dernière matinée à deux heures.



## Les Régates de Fontaines

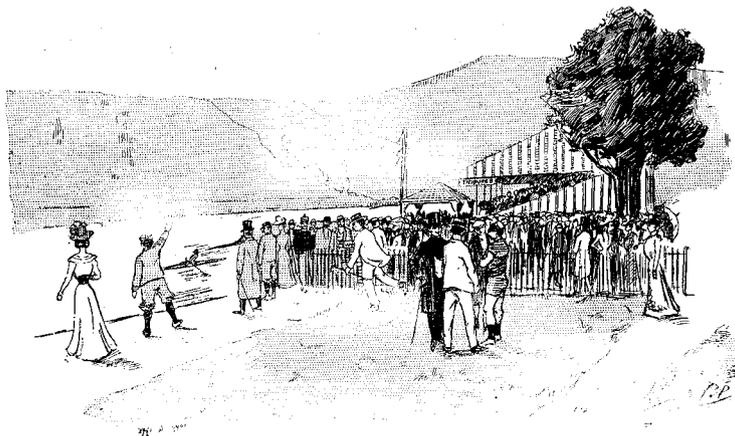
CERCLE DE L'AVIRON

Fort aimablement invité par le Cercle de l'Aviron, à sa première réunion annuelle, nous avons goûté dimanche dernier tout le charme d'une exquise journée de printemps et d'une partie de plaisir.



Sur la « Mouche ».

C'est d'abord la première partie du programme, le départ de Lyon sur le majestueux bateau de la Compagnie des Parisiens, véritable transatlantique comparé aux frêles embarcations du concours. Tandis que sur le pont, les messieurs se forment en groupe et que les dames, en toilette claire, papotent ou agitent leurs mou-



Régate.

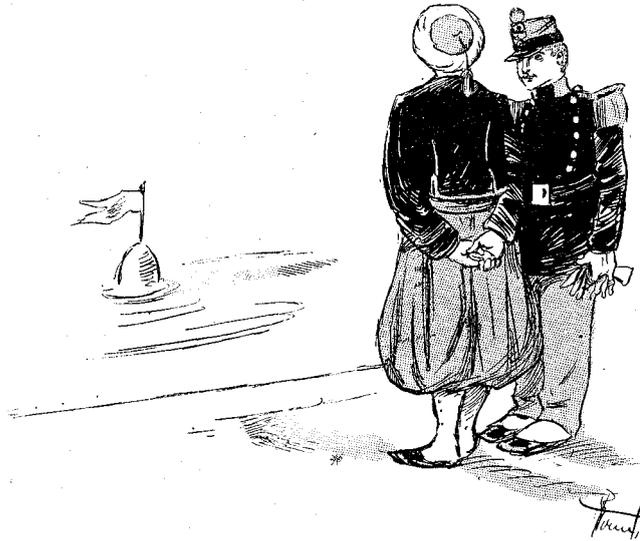
choirs, le coup de cloche du départ arrache du ponton le bateau que les efforts saccadés de la vapeur lancent en avant.

Voici le pont du Change, et au premier tournant le clocher de

L'église Saint-Vincent nous quitte, remplacé par le dôme de Saint-Bruno; sur l'autre rive, les pentes des collines de Fourvière étalent les frondaisons de leurs jardins, mais la puissante machine du *Parisien* qui halète bruyamment multiplie les tours de l'hélice et le panorama se déroule magique, merveilleux.

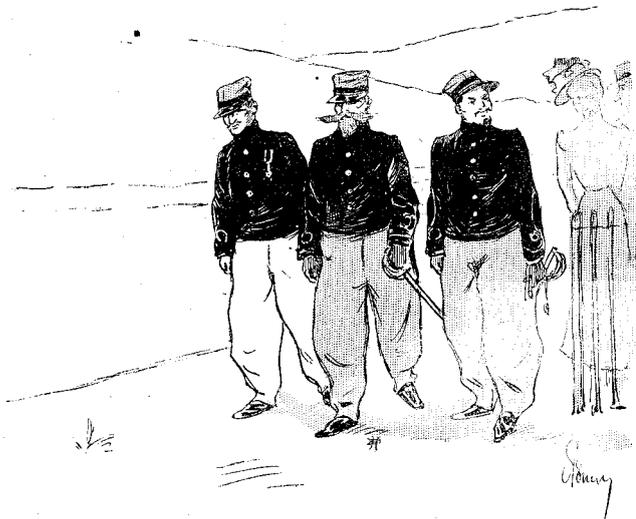
La tour de la belle Allemande fait place à la colline de la Duchère, puis la Caille, point de départ des canotiers, le coteau de Caluire, le rocher de l'Île-Barbe et sa vaste esplanade ombragée d'arbres séculaires, enfin la double barre des ponts de Collonges, les îles de Roy et d'Island propices aux amoureux et nous arrivons au quai de Fontaines, où skiffs et canots attendent impatiemment le moment de s'élaner.

Une foule élégante et choisie, amenée par les différents moyens de transports qui relient si commodément Fontaines à Lyon, a déjà envahi l'enceinte réservée et les tribunes.



Zouave et Fantassin.

Les uniformes des zouaves ont apporté cette année une note nouvelle qui s'harmonise avec les couleurs variées des toilettes féminines.



Trois Officiers.

Que dire de plus? Les grands quotidiens ont publié les noms des heureux vainqueurs applaudis déjà par les milliers de spectateurs massés sur les rives de la Saône.

Notre rôle modeste de chroniqueur hebdomadaire se borne là; mais avant de terminer cet article, nous adresserons nos plus vives félicitations aux organisateurs des régates et plus particulièrement à MM. Garbit, président du Cercle de l'Aviron, ainsi qu'aux membres du jury, MM. Page, Padis, Seux, Cécillon, Aublane, Mazuir, des Régates Mâconnaises; Colhù du Moto-Club; Lunpt, président du Club Nautique; Berthéas, Rochefort et Claudy des Régates Lyonnaises et Wettengel, le vainqueur de tant de courses!

K. Nau.

## Echos et Nouvelles

~ Si le *Lyon Artistique* se tient rigoureusement en dehors des discussions politiques, il ne peut passer sous silence l'avènement de M. le docteur Augagneur à la mairie de Lyon. Persuadés que les intérêts artistiques ne peuvent que gagner à être confiés à un homme aussi éminent et aussi actif que M. Augagneur, nous adressons au nouveau maire nos sincères félicitations et nos respectueux souhaits de bienvenue.

~ Liste des ouvrages français joués sur les scènes lyriques d'Outre-Rhin pendant ces dernières semaines : à VIENNE : *Carmen*, *Faust*, *Fra Diavolo*, *Manon*, *Sylvia*, *Coppélia*, *Mignon*; à BERLIN : *Djamileh*, *la Muelle de Portici*, *Carmen*, *l'Africaine*, *Faust*, *le Prophète*, *Mignon*; à DRESDE : *Werther*, *la Poupée de Nuremberg*, *l'Africaine*, *Mignon*, *Carmen*; à CASSEL : *les Deux Journées*, *Mignon*; à STUTTGART : *Djamileh*; à HANOVRE : *la Muelle de Portici*, *Carmen*; à WIESBADEN : *Faust*, *le Prophète*, *Carmen*, *les Dragons de Villars*; à CARLSRUHE : *l'Africaine*, *Bonsoir M. Pantalón*, *Mignon*, *le Maçon*; à LEIPZIG : *les Huguenots*, *Carmen*, *le Prophète*, *la Poupée de Nuremberg*, *Jean de Paris*, *les Deux Journées*, *Mignon*; à HAMBURG : *le Prophète*, *l'Éclair*, *Mignon*, *la Belle Hélène*; à BRÈME : *Jean de Paris*; à FRANCFORT : *la Poupée* (Audran), *les Huguenots*, *le Prophète*; à BRESLAU : *Mignon*, *la Dame blanche*, *Fra Diavolo*; à HAMBURG : *Faust*, *Guillaume Tell*, *la Muelle de Portici*, *la Dame blanche*, *Fra Diavolo*; à COLOGNE : *Faust*, *Mignon*, *le Postillon de Lonjumeau*.

~ Guillaume II est arrivé à Wiesbaden et a immédiatement assisté à la dernière répétition générale d'*Obéron*, de Weber, qui sera joué, comme nous l'avons déjà annoncé, pendant le grand festival de mai (*Maifestspiel*). L'empereur a été très satisfait du résultat obtenu et n'a demandé que quelques changements insignifiants. Il paraît que l'œuvre de Weber produit une excellente impression dans la nouvelle version.

~ L'Opéra de Berlin vient de jouer pour la deux-centième fois *l'Africaine*, de Meyerbeer. La première avait eu lieu le 18 novembre 1865, avec M<sup>me</sup> Lucca et MM. Wachtel et Betz, distribution brillante que la distribution actuelle est loin d'égaliser.



Le Gérant : GOJON.